

## CONFIANCE

A mon bon ami J.-Isaïe Pellerin.

" Rêver c'est le bonheur, attendre c'est la vie."

V. HUGO

La douce illusion que caresse le rêve,  
S'endantit, hélas ! quand le sommeil achève,  
Ainsi la fleur éclose au soleil du matin  
Se fane et se flétrit avant le lendemain.

Mais reste l'idéal quand n'est plus l'espérance.  
C'est pour le cœur déçu la dernière assurance,  
Car la feuille qui meurt laisse sur son rameau  
L'invisible bourgeon qui germe au renouveau.

Et parfois, ici-bas, le bonheur nous échappe,  
Au lieu que de bénir la main se lève et frappe ;  
Meurtri, le malheureux cœur accablé par le sort,  
Se relève bientôt, car le chrétien est fort.

Et quand s'envolerait tout l'espoir de sa vie :  
Les consolations de l'amour qu'il envie  
Il restera toujours en son cœur un flambeau :  
La foi qui le fait vivre au-delà du tombeau.

ENVOI

-Ami, pourquoi pleurer une amitié perdue ?  
Oh ! je sais bien ton deuil... ! Mais ton âme éperdue  
Oubli-t-elle sitôt ce qu'était ton amour ?  
Puisque tu tiens son cœur, songe donc au retour !  
LOUIS-J. BÉLIVEAU.

Montréal, septembre, 1896.

## CLÉMENCE ISAURE

FANTAISIE HISTORIQUE

A Françoise (Mlle Barry)

Nous sommes au 2 mai 1495 ; le soleil brillant du midi a obligé les Toulousains de se retirer dans leurs habitations ou sous les ombrages de quelques frais bosquets.

Dans le jardin d'une magnifique demeure, située près de l'ancien quartier des Augustins, on entend un bruit de voix. J'use de mon privilège de narratrice pour franchir, sans indiscretion, la haie qui me masque la vue, et j'avance dans le dédale des allées. Quel joli coup d'œil ! On se croirait transporté dans un jardin de l'Athènes littéraire et raffinée.

De grands oliviers, de superbes platanes abritent toute une colonie de dieux et de poètes. Une Vénus en marbre blanc est placée dans un massif d'énormes rosiers du Bengale ; près d'un jet d'eau, Sapho pleure son amant perdu ; ici, Pindare garde l'entrée d'un berceau de clématite, tandis que plus loin, près d'une vigne gigantesque, Sophocle et Euripide songent à quelque chef-d'œuvre. Virgile rêve dans un coin à ses *Bucoliques*, pendant que le vieil Homère frédonne un fragment de l'*Odyssée*.

Toutes ces statues, chefs-d'œuvres des sculpteurs d'Italie, attestent, par leur choix et leur disposition, un goût d'artiste.

D'un berceau de chèvrefeuille s'échappe une voix pure et sonore, qui déclame, avec un léger accent italien, de fort beaux vers. Cette voix tremble légèrement, et on sent que celui qui récite y met toute son âme.

C'est un jeune homme à la tournure élégante, vrai type du seigneur piémontais ; on le nomme le comte Bonifacio Danieri. Sa figure, aux traits réguliers, est éclairée par deux grands yeux noirs, où brillent une intelligence d'élite, ses cheveux, aussi foncés que l'aile du corbeau, tombent en boucles opulentes sur ses épaules, sa taille est souple, sa jambe nerveuse. Il est vêtu d'un pourpoint en velours noir, et d'une culotte courte en soie pourpre.

Devant lui, assise sur un banc de verdure, est une jeune fille d'environ vingt cinq ans. Belle d'une beauté de déesse, on dirait une Junon antique égarée parmi les mortels. Sa figure est d'un oval parfait, le nez est droit, la bouche rose et petite, les yeux, d'un bleu sombre, sont d'ordinaire hautains et froids, mais en ce moment ils ont une expression de douceur inaccoutumée. Ses cheveux bruns, légèrement ondulés

séparés en lourds bandaux et réunis en torsade, font ressortir le front blanc et pur. Cette jeune fille est vêtue d'une robe de mousseline blanche, dont les manches larges laissent voir un bras rond et finement modelé ; sa taille audessus de la moyenne, est superbe. On donne à cette enchanteresse le nom de Clémence Isaure.

A ses pieds, une ravissante blondinette d'environ dix ans écoute, ravie, les vers du poète. C'est Mirza, gentille orpheline recueillie par Clémence.

— Que c'est donc beau, s'écrie l'enfant, frappant ses petites mains l'une contre l'autre, quand le jeune homme eut fini.

— Oh ! oui, bien beau dit Clémence, d'une voix grave, vous obtiendrez l'amarante d'or, messire, et serez nommé mainteneur, en remplacement du pauvre André Tarasconi, qui vient de mourir.

— Vous croyez, Clémencia, dit le comte, rougissant de plaisir ; alors souffrez que je vous rappelle les paroles d'espérance que vous m'avez dites, un jour, si je parvenais à ce poste, laissez-moi vous dire que je vous aime. Oh ! oui, je vous aime parce que vous êtes bonne, signora, je vous aime parce que vous êtes belle, belle comme la madone, Clémencia Mia.

Et Clémence, la fière dédaigneuse qu'on disait insensible aux soupirs des galants seigneurs, a tendu sa jolie main tremblante à Bonifacio Danieri et lui murmure tout bas : aimez-moi, messire, je serai heureuse de votre amour.

Le comte baise le bout des doigts de Clémence et Mirza, qui revenait de poursuivre un papillon, s'écrie : Qu'as-tu donc, on dirait que tu pleures, petite maman ? En effet, une larme roulait sur la joue de la belle Toulousaine.

\* \*

Toulouse est la première ville d'Europe qui, depuis l'irruption des barbares, et deux siècles avant la renaissance des lettres, ait cultivé les muses.

Des monuments attestent que, vers le treizième siècle, une société de sept poètes ou troubadours institua, dans un faubourg de cette ville, un collège de poésie, appelé collège du gai savoir ou de la gaie science, à la tête duquel était un chevalier, qui conférait les grades de bachelier et de docteur. Ce collège avait son sceau, ses officiers. Les membres enseignaient les *fleurs du gai savoir*, et le 3 mai ils distribuaient des prix, dans un verger délicieux.

Les troubadours de Toulouse nommaient la poésie, l'art gracieux de faire des vers ; les règles de versification, les fleurs du gai savoir ; leur association, le joyeux consistoire ; les membres qui la composaient, les mainteneurs de la gaie science, et la fleur d'or qu'ils adjugeaient au vainqueur, la joie de la violette.

Les Anglais s'étant emparés de la Guyenne, en 1355, la maison des troubadours, leurs vergers et le faubourg dans lequel ils étaient situés furent détruits. La ville reçut les sept poètes dans la maison commune et les capitouls prirent sur les fonds publics les sommes nécessaires pour soutenir cette ancienne institution. Molinier, chancelier du collège de la gaie science, rédigea, par ordre des mainteneurs, une poétique qu'ils publièrent, en 1358. Dans des lettres patentes réunies à cet ouvrage, les membres du collège annoncent que, pour augmenter l'éclat de la fête du 3 mai, ils ont ajouté une églantine et un souci d'argent à la violette d'or fin.

Mais tandis que le joyeux consistoire voyait fleurir son institution, les capitouls, menacés d'un nouveau siège, sacrifièrent à la sûreté de la ville de Toulouse le faubourg des Augustins dans lequel s'élevait le palais et les jardins des sept mainteneurs, ou juges du concours. Une seconde fois bannis de leur paisible asile par les horreurs de la guerre, ils consentirent à continuer leurs gais exercices dans le Capitole. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'ils y étaient établis, que déjà l'institution dégénérait, et les fleurs fournies par les capitouls se flétrissaient.

Languissant depuis près d'un siècle, le consistoire allait périr, lorsque Clémence Isaure prit le soin généreux de leur rendre son éclat, cinq fleurs s'offrirent à couronner les poètes vainqueurs : une amarante et une églantine d'or, une violette et un souci, et un lys d'ar-

gent. Clémence Isaure se montrait parmi les juges du combat.

Quinze ans se sont passés, depuis la scène racontée au commencement de ce récit. Bonifacio Danieri est mort, deux mois avant son mariage avec Clémence Isaure. Dans une chasse à l'ours, aux Pyrénées, une flèche mal dirigée est venue le frapper au cœur.

Quinze ans se sont passés, et Clémence, inconsolable, pleure encore son rêve de bonheur évanoui.

C'est aujourd'hui le 3 mai 1510.

Clémence, assise à la droite de l'archevêque de Toulouse, assiste au tournoi littéraire. Elle n'a plus sa grâce radieuse, son éclat printanier ; elle est belle, maintenant, de la beauté calme et triste d'un superbe jour d'automne.

Ses bandeaux bruns sont sillonnés de fils d'argent, et une robe de soie noire l'enveloppe de ses plis sévères.

Chaque aspirant soumet son œuvre au jugement des mainteneurs. Un jeune homme s'avance, avec un léger accent étranger, il déclame une touchante pièce de vers : *Amour brisé* ; son extérieur est sympathique, sa voix chaude et caressante, l'auditoire est suspendu à ses lèvres.

L'accent, le costume, les vers du poète rappellent à Clémence l'ami de jadis, la scène du jardin ; un sanglot étouffé secoue ses épaules.

A peine le jeune étranger a-t-il fait entendre ses derniers vers, que la foule éclate en bravos frénétiques.

Clémence, brisée d'émotion, se lève pour se retirer et, se penchant vers le prélat, lui dit :

— A lui l'amarante d'or, messire évêque.

Depuis, tout en continuant d'encourager le collège de la gaie science, Clémence refusa d'assister aux assemblées du 3 mai.

Elle vécut encore dix ans, entourée des soins et de l'affection de Mirza, qui venait d'épouser un riche seigneur toulousain.

On n'est pas d'accord sur l'époque de la naissance et de la mort de Clémence Isaure, mais il paraît certain qu'elle vivait en 1485 et qu'elle n'existait plus en 1523.

La même obscurité qui couvre son herceau et sa tombe, couvre aussi son origine. Quelques personnes la prétendent issue des anciens comtes de Toulouse. Son épitaphe porte seulement que sortie d'une famille illustre, Clémence vécut célibataire et mourut à cinquante ans.

Clémence laissa la plus grande partie de ses biens au collège de la gaie science qui, en 1513, avait changé son nom en celui de jeux floraux, et dont les membres s'appelaient maîtres de jeux floraux.

A la fois religieuse et poétique, la fête du trois mai, célébrée dans l'église de Toulouse, s'ouvre par une messe en musique et par la bénédiction des fleurs. Avant la distribution des prix, on fait de nombreuses aumônes, on prononce l'éloge d'Isaure, puis on va parsemer sa tombe de roses bénites. Les autorités de la ville président aux apprêts de cette fête, où se déploie une grande magnificence.

Les jeux floraux furent érigés en académie, par lettres patentes rendues en 1694, lesquelles portèrent à trente le nombre des mainteneurs.

Cette même année, on plaça, dans le grand consistoire, où se célébraient les jeux floraux, la statue en marbre blanc de Clémence Isaure ; sur la table d'airain couvrant le piédestal de la statue est gravée une inscription qui contient les détails des dons institués par Clémence pour la célébration des jeux floraux et qui prescrit d'aller tous les ans jeter des roses sur sa tombe. On a prononcé annuellement l'éloge de Clémence, au pied de cette statue, à dater de 1817 à 1873 époque où un édit ordonna la translation de cette statue dans la salle des Illustres.

Après de nouvelles vicissitudes, l'Académie a repris ses fonctions en 1806.

Des poètes distingués, d'éloquents orateurs tiennent à honneur d'en faire partie.

Des biens légués par Clémence Isaure, il restait encore, il y a quelques années, la place dite, de La Pierre, dont le produit augmentait, de huit à neuf mille francs les revenus de la ville.